



Co. 400

R. 73523



LES
ALPES DU DAUPHINÉ

PAR

E. DEBRIGES



PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

—
1885

Les gravures des pages 7, 9, 11, 15, 17, 21, 29, 41, 43, ont été extraites des géographies départementales de Ad. Joanne.

Celles des pages 19, 31, 33, 35, 37, 39, 47, ont été extraites des *Annaires* du Club Alpin Français.

Celles des pages 5, 23, 27, 45, ont été dessinées spécialement pour cette publication.

LES ALPES DU DAUPHINÉ

Le récit qu'on va lire est un recueil de lettres publiées par le *Siècle* en septembre 1884. Nous avons conservé dans la présente édition la forme épistolaire qui permet d'exprimer avec aisance la diversité des impressions d'un touriste. On a seulement retranché du texte primitif quelques passages d'une actualité trop marquée qui, maintenant, ne présenteraient plus d'intérêt.

Il vient très peu de touristes de nos départements du Centre et du Nord dans la vallée de la Durance. Le monde parisien, dont les choix sont des consécration, ignore encore trop souvent que nos Alpes dauphinoises ont autant de grandeur et de grâce que les paysages les plus tourmentés de la Savoie et des Grisons.

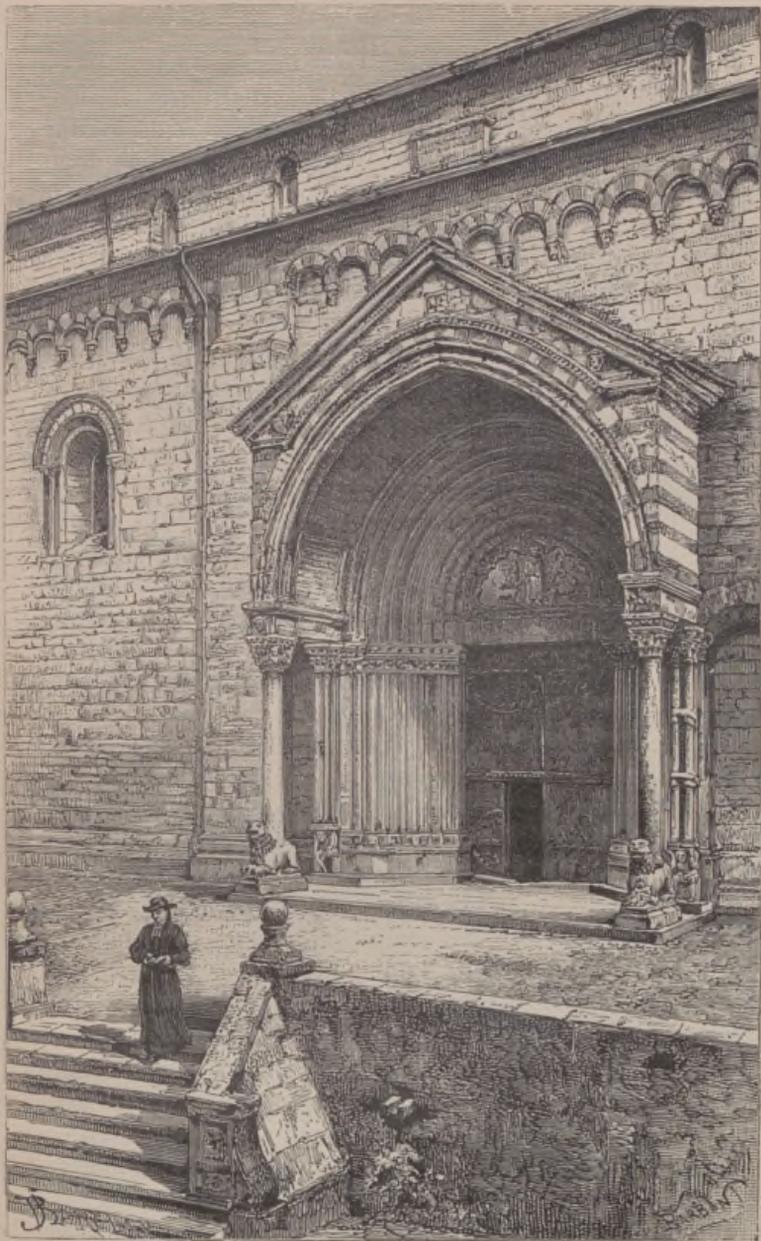
Aux premières lueurs du jour, le train qui a quitté Paris la veille au soir s'engage sur la ligne de Grenoble à Gap. Dès qu'on a dépassé Grenoble, commence un panorama qui change tous les quarts d'heure et trouble, pour ainsi dire, la curiosité par la profusion et le pittoresque de ses détails. On n'aurait, certes, le temps de rien dessiner, mais on peut assez contempler chaque motif pour recueillir des souvenirs qui, plus tard, seront une fête pour la mémoire. Il y a peu de vues aussi charmantes que celles de la vallée de la Gresse et du cirque de Triève, surtout quand le soleil y répand une lumière largement distribuée. Bientôt les pentes du chemin de fer deviennent plus raides; on s'avance vers le col de la Croix-Haute, entre Monestier-de-Clermont et

Veynes. Le souffle bruyant et précipité de la locomotive dénote un énorme effort de traction, et le train traverse un tunnel à 1,300 mètres d'altitude. Puis on redescend vers Gap et on ne tarde pas à entrevoir à l'extrême horizon les montagnes qui environnent Embrun.

La ligne de Gap à Embrun et Briançon est un chemin de fer plus militaire que commercial, destiné à mettre en communication rapide notre grande place de guerre du Sud-Est avec Lyon, Marseille et Paris. La ville de Gap est déjà à une altitude raisonnable ; mais Briançon est à 600 mètres au-dessus de Gap, et la différence de niveau n'a pu être comblée qu'en établissant entre les deux villes des pentes de 25 millimètres par mètre. Le trajet s'opère nécessairement avec plus de lenteur que si on roulait en Bourgogne ou sur les bords du Rhône, et le touriste a le loisir d'examiner le pays.

A quelques lieues de Gap, non loin d'Embrun, on entre en pleine nature alpestre. Les montagnes prennent une forme aiguë et un aspect abrupt. On aperçoit dans les lointains de petits glaciers. Pendant six ou huit kilomètres le train côtoie une gorge qu'on domine de près de 100 mètres et au fond de laquelle la Durance, étroite et sinueuse, s'étale comme une couleuvre d'acier. Le site est digne de Salvator Rosa. Au-dessus du torrent s'avancent des masses rocheuses dont chacune a la grosseur d'une maison, et sur ces roches se dressent de petits pins d'Italie tordus, penchés sur l'abîme, profilant sur le ciel une membrure fantastique. Le tableau fuit rapidement à l'horizon et laisse une impression ineffaçable.

C'est avec un certain soulagement qu'on foule le pavé d'Embrun après une nuit d'insomnie et près d'un jour de captivité dans un compartiment, même de première classe. La ville est un amas de maisons grises à toits jaunâtres au milieu desquelles émerge le clocher de la cathédrale. Il n'y a rien de bien intéressant à Embrun et ce n'est pas ce point qu'il faut choisir pour y établir des centres d'excursions. Mais le voyageur qui traverse la ville aurait tort de ne pas



PORTAIL DE LA CATHÉDRALE D'EMBRUN.

aller voir le portail de l'église. C'est un spécimen du style roman qui n'est pas sans valeur. Ce portail, orné de lions héraldiques servant de support à des colonnes de marbre rouge, rappelle, dit-on, celui de San Zeno, de Vérone. Dans la nef est un curieux buffet d'orgues et une statue de la Vierge donnée par Louis XI, qui avait une dévotion particulière pour Notre-Dame d'Embrun. On remarque aussi deux ou trois fontaines revêtues de blasons qui datent certainement d'une époque reculée du moyen âge. Une demi-heure suffit pour tout examiner. La ville est, d'ailleurs, heureusement située sur un promontoire à une grande hauteur au-dessus de la Durance. Partout où le regard se dirige il ne rencontre que des montagnes. Des sommets et des pentes descendent des aromes si pénétrants et si suaves, qu'en les aspirant on croit avoir un bouquet près de soi.

Pour faire des excursions il faut se rendre à quelques kilomètres plus loin, à Mont-Dauphin. Au pied du Mont-Dauphin on a devant soi la vallée de la Durance qui remonte vers Briançon et la vallée du Guil qui conduit en Italie par Abriès et le mont Viso. En une heure le chemin de fer vous transporte d'Embrun à Mont-Dauphin.

Cette petite ville de guerre ressemble à une tortue enfouie dans sa carapace ; elle ne montre que des remparts et à peine quelques toits de caserne. Mont-Dauphin n'a-t-il pas d'autres habitants que sa garnison ? Il est impossible de ne pas se poser ce point d'interrogation quand on regarde ce bloc de pierre. Nulle trace d'animation, rien qui s'agite, pas même la baïonnette des sentinelles ; aucun bruit, aucune fumée. Ce silence, cette immobilité, cet aspect de désert font songer à une thébaïde militaire disposée pour recevoir un de ces ordres guerriers du moyen âge qui se consacraient uniquement à la prière et au combat. Mont-Dauphin intrigue comme une énigme. Mais les voyageurs se font conduire au bourg de Guillestre et, s'ils veulent visiter Mont-Dauphin, ils ajournent leur excursion jusqu'à leur retour de la vallée du Guil.

Remonter le Guil de Guillestre à Abriès est une de ces



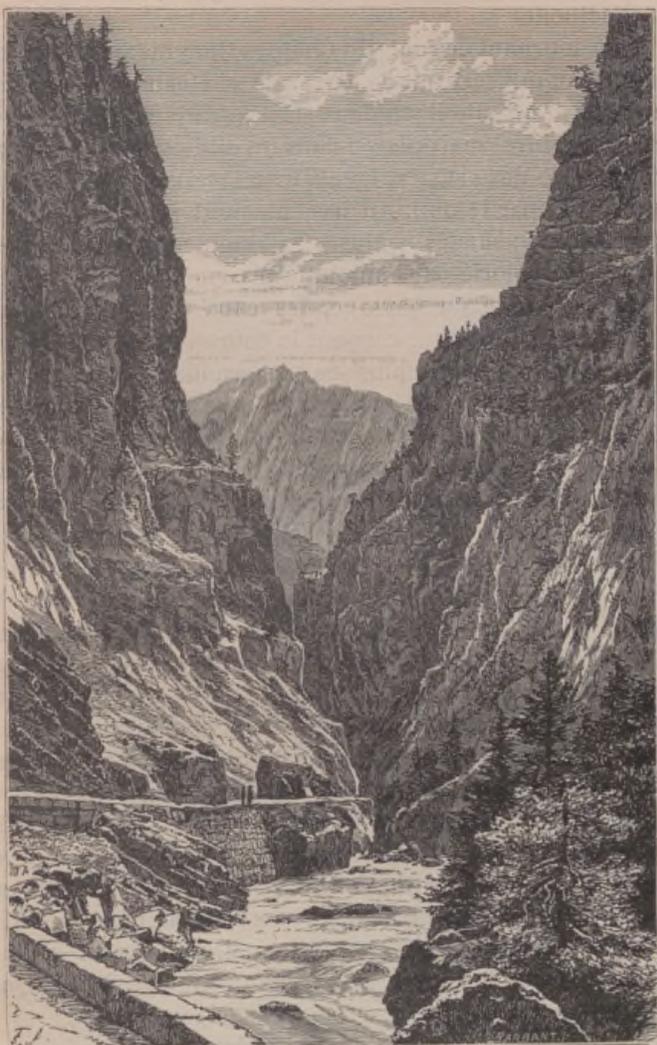
EBBRUN.

courses rares dont on revient enthousiasmé, même quand on a visité le col de la Tête-Noire, les gorges du Trient et l'incomparable Via Mala.

A 5 heures du matin, par un beau soleil, prenez votre canne de touriste, et d'un jarret vigoureux enlevez les premières pentes qui suivent le bord du torrent. Le paysage offre bientôt une majesté si imposante, on a devant soi tant de tableaux, une diversité de motifs si fréquente et si imprévue, qu'on éprouve un étrange embarras à discerner dans ce qu'on ressent la part de l'étonnement et celle de l'admiration. La route s'allonge en lacets pleins de surprises, tantôt longeant le Guil à niveau d'eau, tantôt escaladant des contreforts de 300 pieds et passant sur des ponts au-dessus desquels on ne penche la tête qu'avec précaution. Le passage des *Aigues d'Ervioux* surtout est une merveille. Nos peintres de décors ont bien du talent, mais que la nature est autrement inventive et puissante!

Une première étape conduit à la maison du roi, maison où Louis XIII s'est arrêté pendant son expédition de 1629. De la maison du roi au Château Queyras il n'y a qu'une douzaine de kilomètres, deux heures de marche pour un piéton qui ne craint pas d'exercer ses jambes afin de gagner de l'appétit pour son repas du soir. Les hôtels de la région se ressentent un peu du délaissement dans lequel est resté le pays jusqu'à l'achèvement de la ligne de Briançon. L'art du grand confortable est ignoré à Embrun, à Guillestre et à Abriès. On y trouve toutefois des soupers et des gîtes suffisants, et ce qui manque en luxe est compensé par une modicité de prix invraisemblable.

Nous sommes ici dans une contrée où les mœurs sont demeurées primitives. Les paysans ôtent leur chapeau lorsqu'ils rencontrent un Monsieur. La population est honnête, polie, serviable. Tous les enfants fréquentent l'école et beaucoup de montagnards ont une petite bibliothèque dont ils lisent les livres pendant les veillées d'hiver. De novembre à mai le sol est souvent recouvert de deux mètres de neige. La vie extérieure est à peu près impossible; le temps qu'on



VALLÉE DU GUIL.

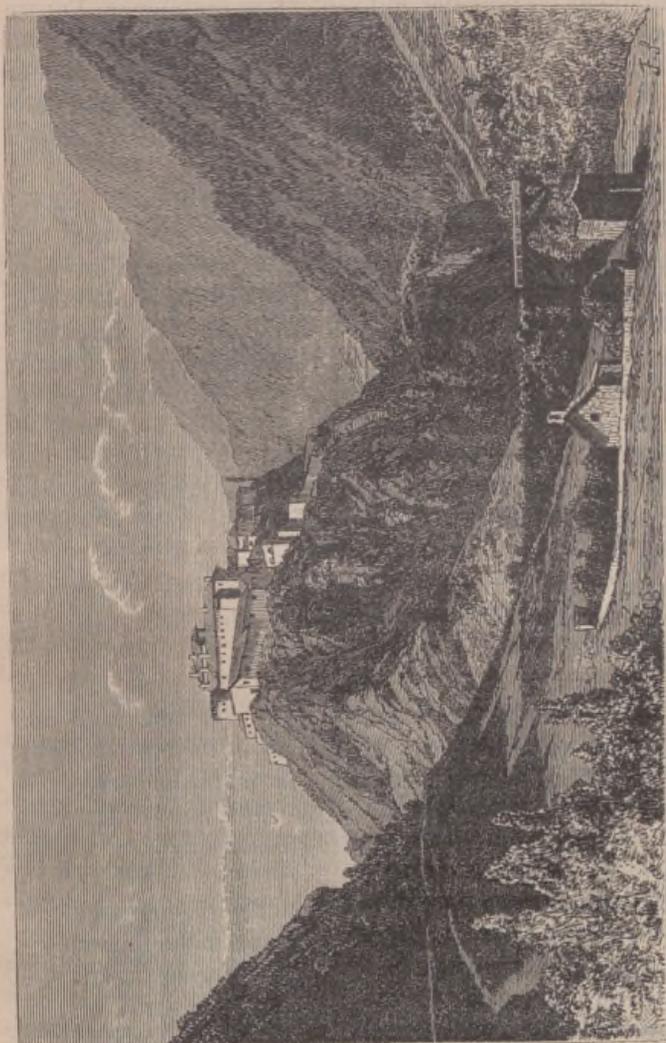
ne peut pas employer au travail, on l'applique à la culture intellectuelle.

A un tournant de route, le Château Queyras surgit comme un tableau qui sortirait de terre. Ce château a été une forteresse importante il y a deux siècles. Aujourd'hui ce n'est qu'uneasure, mais placée dans un site composé à souhait pour la joie des artistes. Le château est sur une éminence contournée par le Guil. Au bas, un petit pont posé sur de frêles solives ; sur les pentes, des groupes d'arbustes dont le feuillage colorié par l'automne ressemble à une palette ; au premier plan du paysage, les eaux du Guil couvrant d'écume les roches qui coupent le courant, et, au fond, des pics chargés de neige. N'est-ce pas grandiose et charmant ?

On continue de monter et on arrive au village d'Aiguilles. Sur les places coulent de petites fontaines surmontées de fort jolies statuettes de bronze. Quelle municipalité prodigue a fait les frais de cette décoration, au moins insolite dans une bourgade ? Aiguilles n'est pas un village ordinaire, Aiguilles a une histoire, et l'ornementation des fontaines vous sera tout expliquée si je vous dis que les fortunes réunies dans cette obscure localité représentent près de 50 millions.

Ce n'est pas, vous le devinez, en vendant du fromage que la population s'est enrichie. Mais ces montagnards sont une race vaillante et hardie ; ils émigrent depuis plusieurs générations, ils vont dans l'Amérique du Sud. Grâce à leur esprit d'initiative, à leurs aptitudes remarquables, ils se sont créés des situations commerciales qui, fortifiées de père en fils, s'appuient actuellement sur de grandes maisons de négoce à Paris, à Londres, à Rio, à Buenos-Ayres. Les chalets qui abritaient la pauvreté des aïeux sont maintenant les villas de leurs descendants, et ces millionnaires viennent chaque été s'y reposer des fatigues de la haute vie parisienne. Quel exemple pour les Français des autres départements !

D'Aiguilles à Abriès le paysage devient plus sévère et moins varié. On approche des cols qui ouvrent l'accès de l'Italie. Quelques heures suffisent pour les franchir à pied ou à mulet.



CHATEAU QUEYRAS.

Dans l'auberge d'Abriès, on a le souper et le coucher pour 3 fr. 25 c. Ce détail budgétaire aura peut-être son utilité pour les touristes qui veulent se renseigner. Encore faut-il compter dans cette grosse dépense le prix d'un petit verre de genepy des Alpes. C'est une liqueur assez semblable à la chartreuse. On a plaisir à la boire après une de ces marches qui exigent un déploiement soutenu d'énergie.

Abriès est le point de départ d'une excursion qui, par ses difficultés et ses périls, offre d'émouvantes aventures aux touristes hardis. Cette excursion est l'ascension du Viso. Deux membres du Club Alpin Français, MM. Guillemain et Salvador de Quatrefages, avaient réussi, en 1878, après plusieurs tentatives pleines de danger, à approcher du sommet de cette montagne, à peine accessible par le versant septentrional. Ils ont publié, dans l'*Annuaire du Club Alpin*, un récit de leur ascension qu'ils entreprirent sous la direction du guide E. Pic. J'emprunte à ce récit l'épisode suivant qu'on lira avec grand intérêt.

.....

Les voyageurs avaient déjà franchi quelques-uns des passages les moins praticables et leur guide leur frayait un chemin pour s'élever sur la glace.

.....

« A peine Émile Pic a-t-il taillé trois marches, que la nuit se fait brusquement et d'épais brouillards fondent sur nous. Il fallait se hâter d'achever la course pour nous retrouver en pays connu sur la face Sud du Viso. Soudain la neige se met à tomber et un coup de foudre retentit à deux pas.

« Épouvantés et désarmés devant ce péril, nous descendons aussitôt dans la petite sente sans même chercher à retraverser le mur du grand couloir déjà fermé par la neige. En 20 minutes nos préparatifs sont prêts pour le bivouac à plus de 3,800 mètres; le grand plaïd est jeté par-dessus la fente, calé avec des pierres, un des côtés masquant en partie l'entrée et les piolets, dangereux maintenant, sont enfouis

dans la neige; enfin une pierre est roulée sur les bords du précipice avec les sacs, qu'il est impossible de loger.

« Il est huit heures, c'est le grésil qui tombe; les étincelles se succèdent sous le plaid et les éclairs de feu nous aveuglent; on dirait que le fluide électrique coulant du haut de la montagne passe en bruissant devant nous. La foudre retentit en éclats terribles qui vont en s'affaiblissant mais en se renouvelant avec plus de force; c'est une suite non interrompue de violentes commotions suivies de lugubres silences. Une première fois un coup sec se fait entendre sans se trahir par une flamme et tous trois nous faisons un saut comme mis sous l'influence d'une forte pile; une seconde fois une traînée de feu entre par le haut de la fente et frappe Guillemain au ventre et Émile Pic à la jambe. Tous deux étaient déjà en partie enfoncés sous la neige, ils accusent une vive douleur mais se remettent aussitôt.

« Nous restons calmes malgré nos angoisses et seulement après chaque détonation nous rompons le silence pour savoir lequel est frappé; nous n'ignorons point que nous sommes en péril extrême et qu'il n'y aura pour nous peut-être d'autre lendemain que l'éternité, mais nous avons foi dans la protection de Dieu et nous préparons à accepter sa volonté.

« Jusqu'au jour désormais plus un mot ne sera échangé, tant chacun redoute d'apporter une note de découragement. La neige tombe toujours, mais les éclairs deviennent plus rares; le bruit du tonnerre décroît, et à 11 heures un calme absolu règne sur ces hauteurs glacées. A minuit, Pic soulève légèrement le plaid; les étoiles brillent, les nuages se dispersent, la nuit devient admirable; le premier danger est passé. Trop mal assis pour oser succomber au sommeil, nous songeons maintenant à l'avenir et il reste acquis que si nous ne pouvons pas achever l'ascension, la descente va être longue et incertaine; mais il faut agir rapidement, car si nous laissons geler la neige, nous serons définitivement bloqués et perdus.

« Le jour nous retrouve brisés par la fatigue et par un froid atroce. Nous sommes incapables de remuer avant 6 heures. Une bonne heure se passe à déterrer les sacs et les piolets, à démêler et assouplir les cordes. Tout le Viso disparaît sous un manteau blanc; nous voyons nettement les régions où s'est concentré l'orage. La neige recouvre la Grande-Aiguillette et le fond de la vallée du Guil jusqu'au refuge.

« A 7 heures on se met en marche. Pic essaie de gravir le couloir supérieur attaqué la veille. Impossible même de reprendre nos marches, les traînées de neige se succèdent, s'entassent jusqu'à nos épaules; le déblaiement n'est pas possible; descendons, descendons vite! Une première tentative pour traverser la paroi du couloir n'aboutit pas et nous fait courir des dangers. Dès le début, la grande corde doit être employée. On décide qu'un piolet sera abandonné, enfoncé dans une fente de façon à pouvoir ramener la corde; puis on s'aperçoit que repliée elle est de moitié trop courte et qu'il faut la sacrifier. Alors Émile Pic descend à tour de rôle Guillemain, dont les mains chauffées par la neige se brûlent affreusement au contact d'une pyramide de glace, puis Salvador, ensuite les sacs et les piolets; enfin Pic, ayant fixé un nœud dans une fente, descend à son tour, et notre belle corde toute neuve, longue de 30 mètres, en chanvre de Manille à filet vert, est délaissée; il ne nous en reste qu'une, longue de 15 mètres.

« Au couloir succède la grande pente de glace; le premier doit descendre tantôt à reculons, tantôt face à la pente, pour trouver les marches et les déblayer. Nous arrivons enfin aux rochers après avoir mis 5 heures à descendre une centaine de mètres. Assis dans un petit enclos, nous déjeunons lentement et sans boire, car nos gourdes sont gelées, puis nous repartons. Plus une goutte d'eau dans la montagne! Il nous faudra aller jusqu'au col Valante pour en avoir.

« Abrégeons cette descente qui a été un long martyre et dont chaque pas fut une conquête pénible; plus bas on réussit, en rappelant la corde, à descendre les chemins dont



MONT-DAUPHIN.

nous avons parlé. L'horizon est sublime aujourd'hui, trop étendu pour la vue humaine, et nous avons encore le temps de l'admirer pendant que Guillemain fraie la voie.

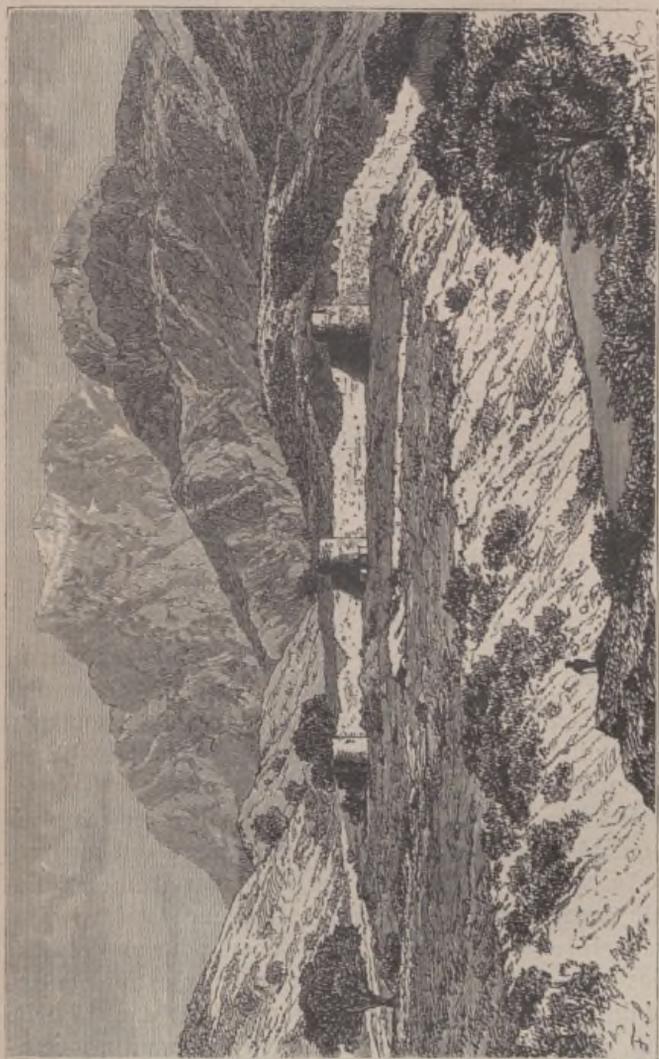
« La nuit nous surprend à chercher les limites du glacier en V pour l'éviter. A 9 heures du soir nous sommes sur le col du Viso, nous avons mis 14 heures à descendre les 555 premiers mètres, soit 39 mètres à l'heure. Sans nous arrêter nous recommençons à descendre, éclairés un instant par le croissant de la lune ; nous poursuivons notre route à travers les moraines et le glacier de Valante ; l'ascension du col Valante, qui est encombré de neige, prend fin avant minuit. A 3 heures seulement, les bougies étant épuisées depuis le col, nous approchons du refuge des Lyonnais ; mais nous croyant égarés dans la nuit et sourds aux exhortations de Pic, nous nous endormons d'un sommeil de plomb au pied du premier mélèze, et à 100 mètres du refuge. Au jour, Pic et le berger viennent nous réveiller et nous rentrons 3 heures après à Abriès. »

.....

Pour redescendre d'Abriès à Guillestre j'ai pris la patache. J'ai voulu me mettre à côté du cocher afin de revoir encore ce que j'avais admiré la veille. On a réussi à faire monter vingt-deux voyageurs dans une voiture de douze places. Nous étions chargés de Piémontais qui avaient quitté Marseille pendant le choléra et qui y retournaient pour chercher du travail. Ils nous ont régales de refrains montagnards qui n'étaient pas sans agrément. Ces mélodies, chantées par des voix justes et fortes et répétées par l'écho, ajoutaient une originalité de plus à celles qui avaient rendu mon excursion si intéressante.

A peine à Guillestre, j'ai voulu deviner le sphinx du Mont-Dauphin. Eh bien ! mon impression première ne s'est pas modifiée. On ne voit à Mont-Dauphin que des casernes et une rue formée de maisons basses, à l'abri des obus. Après vingt minutes d'examen, je prends le train pour Largentière.

De la gare de Largentière on se rend au village de la Bessee, d'où part le matin un courrier allant à la Vallouise.



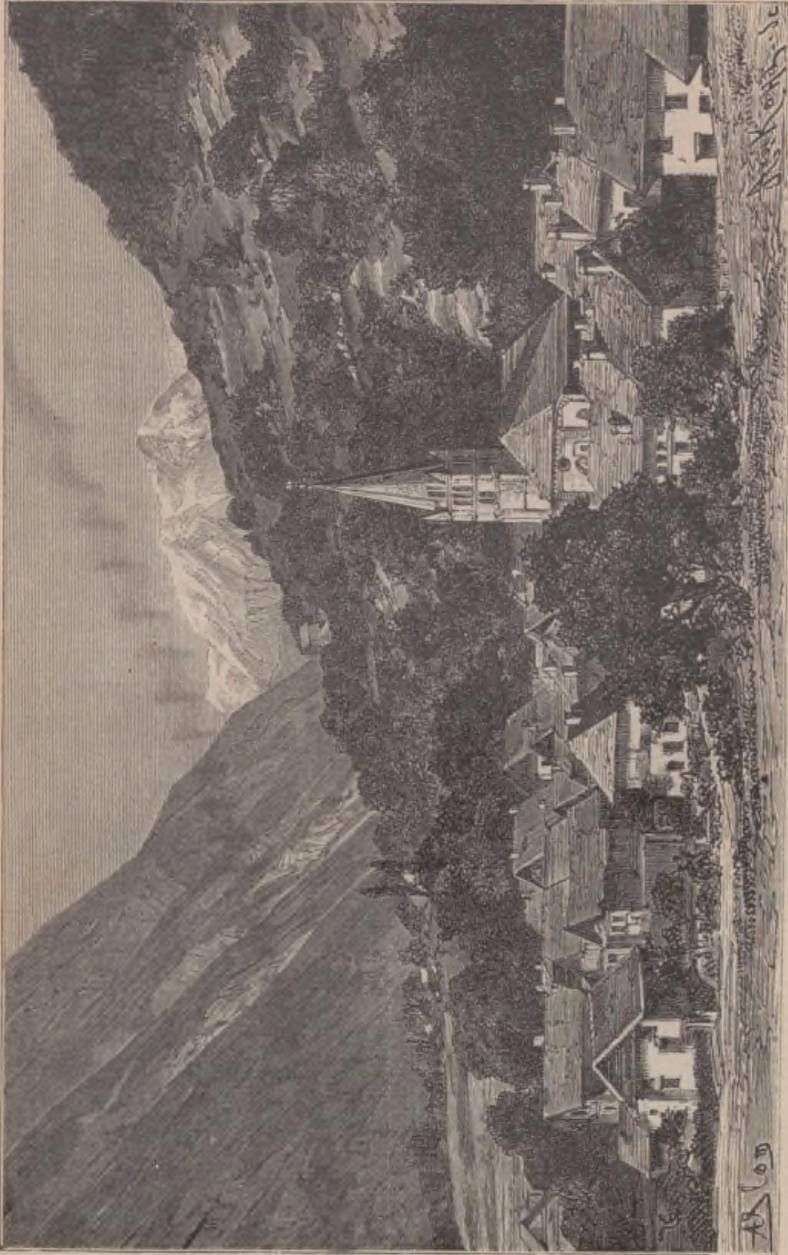
MURAILLES DES VAUDOIS, A L'ENTRÉE DE LA VALLOUINE.

Cette excursion m'avait été vivement recommandée, et je regretterais de ne l'avoir pas faite, car elle offre un contraste des plus heureux avec le spectacle de la vallée du Guil.

La vallée de la Vallouise n'a que quelques kilomètres; elle est traversée par un petit torrent nommé la Gyronde. A l'entrée se voient les vestiges d'une épaisse et haute muraille. Cette construction a été édifiée il y a quelques siècles par les Vaudois, qui, fuyant la persécution, s'enfermèrent dans la Vallouise et la rendirent inaccessible. Un chemin vicinal remonte la Gyronde et parvient au village de Ville-Vallouise à travers des cultures et de petits bois bordés, à droite et à gauche, de hautes montagnes. On ressent, au milieu de ce paysage, une impression de calme qui inspire le désir de venir passer dans la délicieuse vallée ce que les ecclésiastiques nomment un « temps de retraite ». Vous y goûtez, dans ce qu'elle a de plus pur et de plus agreste, la paix des champs, et, partout où il se pose, le regard n'embrasse que des images grandes ou gracieuses.

Il y a, à l'extrémité de la vallée, un point de vue plus agréable encore. On le découvre presque sans y songer, après une courte marche. C'est le village de la Pisse, encadré par des massifs d'arbres, bordé par la Gyronde et entouré de prés verts. Ce site n'a que 500 mètres carrés, mais il égale ce que Troyon a inventé ou composé de plus beau. En face du village se dressent, menaçants et sombres, les trois pitons et le glacier du Pelvoux, ce géant des Alpes dauphinoises.

Assis sur le parapet d'un pont, je laissais errer ma rêverie, quand je fus accosté par un montagnard qui me proposa l'ascension du Pelvoux. Cet homme avait une physiologie engageante; on y lisait l'intelligence et la vigueur morale. Il se nomme Raymond, et passe pour un des bons guides de la région. L'ascension du Pelvoux est une entreprise difficile, surtout à la fin de septembre; dans la belle saison, elle s'accomplit en douze ou treize heures, y compris la descente. Pressé d'arriver à Briançon, j'ai dit à Raymond de me conduire jusqu'aux premières maisons de cette



VILLE-VALLAUISE.

place de guerre à travers les montagnes de l'Eychauda.

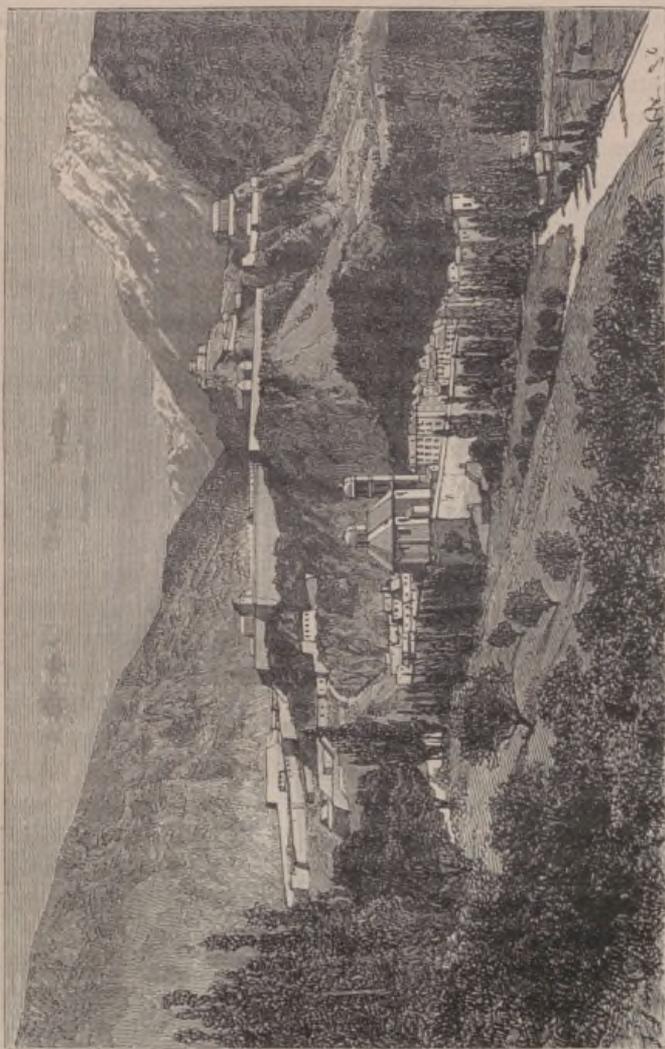
Il prend son fusil, ses cartes, sa jumelle, et nous voilà partis pour une ascension de trois heures jusqu'au sommet d'une crête qu'on entrevoyait à travers les nuages. La marche était pénible et le soleil ardent. Il y avait souvent à gravir des pentes couvertes d'un gazon glissant. Mais Raymond est un intarissable causeur qui ne vous laisse pas vous apercevoir de la fatigue. Il m'expliquait la topographie de la contrée, me désignait les glaciers, les cols, les lacs, m'apprenait les noms des montagnes. De temps à autre il brûlait quelques cartouches sur des perdrix blanches ou des lièvres blancs. Les rochers et les vallons de l'Eychauda sont très giboyeux. Le chamois y est presque commun, le coq de bruyère n'y est pas rare. Enfin, nous avons atteint la crête, et, après avoir bu avec délices une eau limpide comme le cristal et fraîche comme la neige dont elle sort, nous avons contemplé un large horizon de montagnes présentant jusque dans ses moindres détails d'admirables effets de lumière et d'ombre. Sous nos pieds paisaient des troupeaux de moutons dispersés dans d'immenses pâturages. Ces troupeaux viennent du midi de la Provence passer l'été dans les Alpes et retournent l'hiver du côté d'Arles ou de l'embouchure du Rhône.

Deux heures de descente et nous sommes à Briançon.

J'aime les villes de guerre ! Le patriotisme y accélère les pulsations du cœur de la France. Il suffit de traverser Briançon pour constater que la population et l'armée ont conscience des grands devoirs que leur impose la défense de la frontière. La cité a un noble passé que rappelle cette inscription gravée sur ses portes :

1816

*Les Briançonnais sans garnison
soutiennent un blocus de trois mois et
conservent la place.
Le passé répond de l'avenir!*



BRIANÇON.

Ce souvenir glorieux, cet engagement plein de fierté, réconfortent le cœur et inspirent de généreuses espérances. Pauvre ville ! Les remparts l'étouffent. Partout où s'élèvent les regards, on n'aperçoit que bastions, citadelles, forts, batteries, étagés sur les montagnes, menaçant de leurs canons tous les passages et jusqu'aux plus petits sentiers. C'est un tableau vraiment martial, qui s'imprime profondément dans la pensée.

Les Briançonnais, tout aux préoccupations militaires, ne semblent pas savoir que leur ville et ses entours sont un site admirable.

Il y a deux points de vue particulièrement bien placés pour examiner Briançon.

En sortant de la gare, franchissez le pont de fer et contemplez le spectacle qui s'offre à vos yeux : la Durance contourne la ville et court bruyamment sur un lit de rochers qu'elle couvre de squames blanchâtres. Sur les bords s'étalent de petits vergers. Plus haut s'élève une masse rocheuse sur laquelle la ville est bâtie. Les toits s'accumulent derrière la ligne des remparts. Au centre de la cité surgit le château, groupe d'ouvrages fortifiés. A droite, s'élançant dans les airs, se profile la montagne de l'Infernet, sur laquelle sont les principales citadelles. A gauche, une montagne abrupte. Au fond, les sommets du col du Mont-Genèvre. Quand le divin soleil répand sa clarté sur ce paysage, il en fait un tableau que Calame aurait été heureux de peindre.

Le second point de vue est sur la route du Mont-Genèvre. On n'aperçoit pas la ville, cachée par le château, mais on découvre une gorge merveilleuse dans laquelle s'enfonce la Durance. Un pont, élevé de près de 170 pieds au-dessus du torrent et nommé le pont du Diable, relie Briançon à la montagne de l'Infernet. Au delà du pont tombe une cascade d'environ 200 pieds de haut ; puis la gorge tourne et s'enfuit dans un lointain sauvage. Cela est saisissant et retient longtemps le spectateur.

A Briançon, l'excursion classique et toujours recomman-



BRIANÇON, LE PONT DU DIABLE.

dée est celle de l'Infernet. Lorsqu'on est sur une des places publiques, on voit au sommet de l'Infernet quelque chose qui ressemble à une maçonnerie. Cette image est si haute qu'on n'en saisit pas les contours. La maçonnerie est un fort, situé à 2,300 mètres d'altitude et qui peut envoyer des obus à 14 kilomètres. On y accède par une route carrossable qui tourne continuellement sur les flancs de la montagne et qui est entretenue avec le soin que le génie militaire apporte à tous ses travaux. Ce chemin est si commode que les batteries de campagne le descendent au galop. Il faut environ trois heures pour gravir l'Infernet. Mais sur la cime, quelle satisfaction pour le touriste qui a entrepris l'ascension ! La vue s'égaré sur une mer de glaciers. L'immense massif du Pelvoux se déroule avec ses champs de neige, ses rampes gelées, ses pics, ses ravins inaccessibles, son horizon grandiose et désolé. Ce panorama vaut, certes, celui du Righi.

En descendant, vous avez le loisir d'examiner un des plus beaux systèmes de fortifications de la France. Batterie de la Croix de Toulouse, fort de la Croix de Bretagne, fort de Randouillet, fort Dauphin, fort des Trois-Têtes, sans compter les redoutes. Cet ensemble de défenses surgit des sommets et allonge son artillerie au-dessus des sapins. La route d'Italie est bien gardée. On vient, en outre, d'achever le fort de l'Olive, situé à quelques kilomètres de Briançon, et destiné à commander les vallées voisines.

On assure que les Italiens ont le projet de construire un fort sur le mont Chaberton, à une altitude supérieure à celle de l'Infernet. Il en coûtera beaucoup d'argent et de longs travaux. L'action de ces citadelles est, d'ailleurs, paralysée pendant une partie de l'année par les nuages qui les enveloppent.

Indépendamment des ouvrages fortifiés, cette région des Alpes est défendue par des troupes qu'on exerce aux manœuvres des montagnes. Le guide qui m'a fait franchir le col de Vallouise conduit fréquemment des colonnes à travers les crêtes. Ces colonnes, accompagnées de mulets por-

tant des canons, passent par des sentiers où j'avais peine à me tenir malgré le secours de ma canne. Nous avons emprunté cette organisation militaire à l'Italie, et nos régiments sont maintenant assez instruits pour rivaliser avec les célèbres bersagliers alpins.

Il y a bien d'autres excursions à entreprendre que celle de l'Infernet. Les amateurs de grands spectacles descendent de wagon à Largentière et vont visiter les gorges de la Bessée. Dans ces gorges coule la Durance entre deux murailles de rochers d'une centaine de mètres de hauteur et séparés par une fissure de 10 à 12 mètres. Des planches posées contre les parois de ces murailles naturelles vous permettent de parcourir le gouffre. En levant les yeux, on aperçoit le ciel comme une ligne bleue à travers les branches des arbres qui pendent le long des rochers. On rencontre rarement des sites plus horribles.

La construction du chemin de fer dans cette contrée a présenté des difficultés exceptionnelles. Les travaux ont été dirigés par M. l'ingénieur Pesselon, ingénieur de la Compagnie de Lyon et membre fondateur de la Société internationale des électriciens. La commission de réception a décerné à M. Pesselon un témoignage des plus flatteurs. Ce suffrage est confirmé par toutes les personnes qui, sans avoir de connaissances techniques, se rendent compte du savoir et du talent qu'a exigés cette grande opération.

On ne saurait passer par Briançon sans aller visiter le Mont-Genèvre. Les souvenirs de l'histoire n'y présentent pas moins d'intérêt que les beautés de la nature. Annibal, Charlemagne, Charles VIII ont conduit leurs armées par cette voie qui mène aux portes de l'Italie. A quelques lieues du Mont-Genèvre a été accompli le mémorable exploit de 1629 lorsque l'armée de Louis XIII a forcé le pas de Suze. On croit entendre, au milieu de ces montagnes, comme un écho des gloires de la vieille France.

Sur le plateau qui domine le Mont-Genèvre est une pyramide rappelant que la route actuelle a été construite par ordre de Napoléon, qui combattait alors sur les bords de la

Vistule. L'inscription commémorative se ressent du style emphatique de l'époque. A quelques pas de la pyramide se trouve un hospice où l'on reçoit les voyageurs sans argent. Ce petit asile est proprement tenu. On y montre une chambre où a couché Napoléon.

Briançon est privé de monuments ; mais la ville, quoique petite, a beaucoup de ressources. On y vit dans les hôtels pour 7 ou 8 francs par jour, prix inconnu depuis trente ans dans le reste de la France. Il est vrai que pour cette somme on ne peut prétendre qu'à une hospitalité dont se contentent les philosophes.

En résumé, Briançon seul vaudrait un voyage. J'oubliais de vous dire que c'est la ville la plus élevée de France ; son altitude dépasse 1,300 mètres et l'air qu'on y respire rendrait l'appétit à un dyspeptique. Que d'heures agréables j'ai passées, sur le pont du Diable, à contempler le tableau fuyant de la gorge qu'il surplombe !

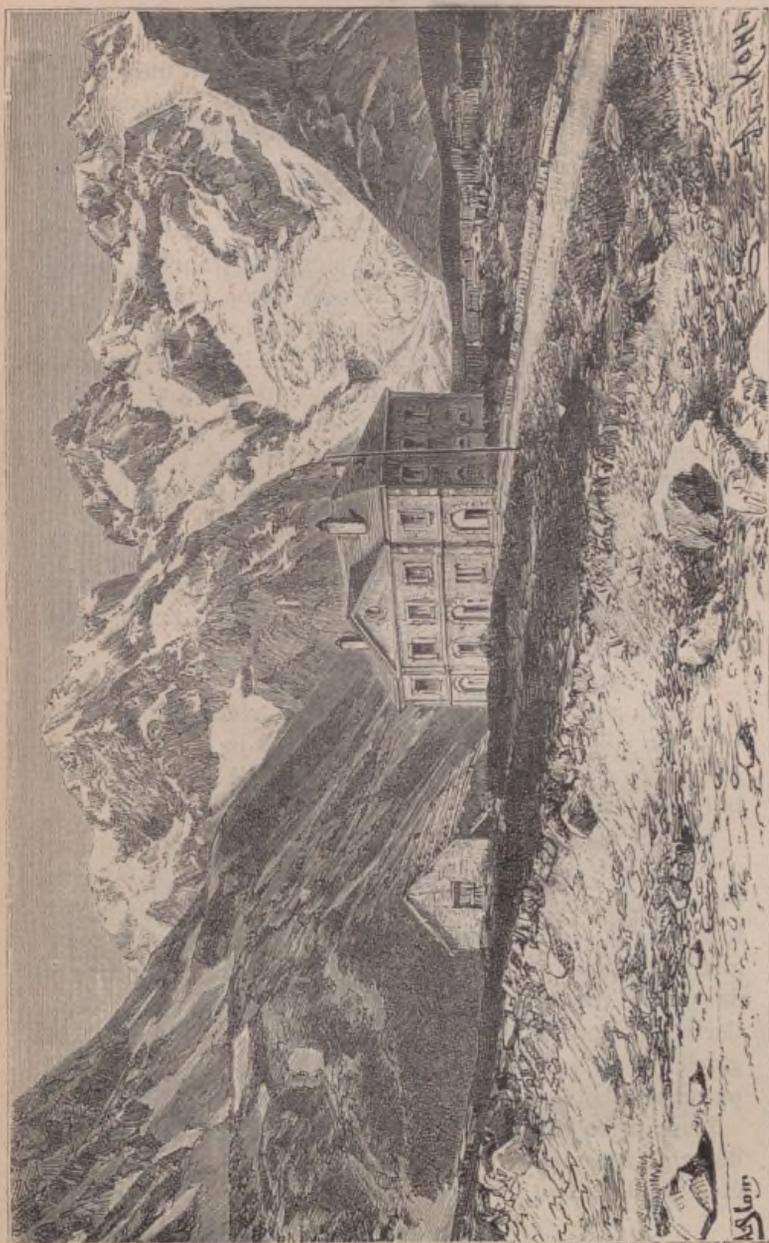
Mais le temps m'est mesuré et j'entends atteler les chevaux de la diligence de Bourg-d'Oisans.

On m'avait presque dissuadé de suivre la route de Briançon à Bourg-d'Oisans. Cette route, qui remonte la Guisanne jusqu'au col de Lautaret et descend ensuite la Romanche, n'a pas, paraît-il, une renommée de pittoresque suffisamment établie. Je suis loin de partager cette opinion.

Assis sur la banquette de la diligence, nous contemplons un panorama toujours changeant qui fait alterner les paysages riants et les aspects sévères. Nous voici lancés en pleines Alpes.

Au sortir de Briançon, un spectacle étrange se dresse devant nous comme un point d'interrogation. Une file de pénitents en robe noire, couverts d'une cagoule percée de deux trous et tenant des cierges à la main, accompagnent un enterrement. Ce vestige du moyen âge, près d'une ville où retentit le sifflet des locomotives, cause une impression bizarre. Encore quelques années, et ces usages auront disparu.

De Briançon au Lautaret, on ne perd pas les glaciers de



HOSPICE DU LAUTARET.

vue. La route monte de plus en plus, et bientôt on atteint les premières pentes du col. Le Lautaret est universellement connu pour la richesse de sa flore. Les habitants prétendent que les botanistes sont si avides, qu'ils ravagent les prairies au point de compromettre la reproduction des végétaux rares. En gravissant la côte, le froid des neiges se fait sentir. La nuit tombe. La lune commence à éclairer les vallées, tandis que deux ou trois pics qui franchissent les nuages conservent encore un dernier rayon de soleil et se colorent en rose. Ces effets désespèrent les peintres, parce qu'ils sont inimitables, mais ils ravissent les touristes.

Du col du Lautaret, on aperçoit sous un aspect magnifique le groupe de la Meije avec ses grands glaciers orientaux. A gauche se hérissent des montagnes derrière lesquelles se cache la Barre des Écrins (4,103 mètres), le point culminant du massif du Pelvoux.

La Barre des Écrins, une des plus hautes montagnes de l'Europe, n'a que quelques centaines de mètres de moins que le Mont-Blanc. L'ascension de la Barre des Écrins passe pour difficile.

La diligence nous a déposés le soir à la Grave, centre d'excursions situé au pied de la Meije. Le lendemain, dès le lever du soleil, j'ouvrais mes fenêtres et je me donnais la jouissance d'un spectacle qu'on ne voit qu'à Chamonix ou à la Grave.

En face même de l'hôtel, le pic de la Meije, qui mesure 3,983 mètres d'altitude, projette sa cime jusqu'au fond de l'azur. De ce pic se détache une arête très aiguë qui sépare le glacier de Tabuchet et celui de la Meije. L'hôtelier prête aux voyageurs une longue-vue qui permet de fouiller jusque dans leurs recoins ces déserts chargés de blocs glaciaires. Certains fragments de glace ont le volume d'une maison. Le glacier de la Meije surtout est admirable. Il tombe presque perpendiculairement et menace d'engloutir la vallée.

L'ascension de la Meije, tentée à plusieurs reprises par des alpinistes accoutumés aux plus pénibles escalades, n'a été complètement effectuée qu'en 1877 par M. Boileau de



LA GRAVE.

Castelnau, membre du Club Alpin. Un autre ascensionniste, M. Duhamel, s'était efforcé, deux ou trois ans avant, de gravir cette redoutable montagne, mais d'insurmontables obstacles l'avaient arrêté. Il était, toutefois, parvenu très haut et avait érigé une petite pyramide au point extrême de sa course. M. de Castelnau résolut de chercher plus haut un passage, et accompagné des guides Gaspard père et fils, il réussit, après des essais réitérés et très dangereux, à s'élever jusque sur la cime de la Meije. *L'Annuaire du Club Alpin* a publié le récit de son ascension, que je voudrais pouvoir citer en entier. Je me borne à en reproduire les extraits qui suivent et où sont racontées les dernières péripéties de cette mémorable entreprise :

.
« A 9 h. 15 min., nous atteignons la pyramide de M. Duhamel où nous nous arrêtons pour déjeuner. A 9 h. 25 min., nous reprenons l'ascension. La corde que nous avons dû abandonner nous permet de gravir plus facilement le passage que nous avons trouvé si dangereux. Le reste de la muraille nous offre pourtant d'assez sérieuses difficultés. Tous rendus solidaires par la corde qui nous attache, nous ne pouvons avancer que l'un après l'autre afin de ne pas nous trouver plusieurs à la fois dans une mauvaise position ; nous devons, en outre, perdre un temps considérable à hisser au moyen d'une petite corde les piolets qu'il nous faut à chaque instant détacher pour nous en servir.

« Nous avançons avec une lenteur désespérante ; il fallait multiplier les précautions, car la paroi était toujours aussi verticale. A chaque instant nous nous voyions forcés de revenir sur nos pas après nous être engagés dans un couloir dont nous ne pouvions plus sortir : notre moral commençait à s'affecter. Il m'est impossible de décrire en détail les difficultés que nous eûmes à surmonter et la route que nous suivîmes pour escalader cette muraille haute de 150 mètres. Je constaterai seulement que, sans nous accorder une seule minute de repos, nous employâmes 2 h. 45 min. pour par-



LA MEIJE, VUE DU VALLON DES ÉTANÇONS.

venir au sommet et pour atteindre le glacier du Doigt. Nous dûmes d'abord laisser le glacier à notre droite afin d'en rejoindre la crête terminale à l'ouest. De cette crête, nous aperçûmes les champs et les maisons de la Grave. Pour gagner ensuite le glacier, il nous fallut rétrograder de quelques pas et nous laisser couler jusqu'au névé où nous nous arrêtâmes 40 minutes pour déjeuner. Jean-Baptiste Rodier, le guide de la Bérarde, avait été jusqu'à ce point la principale cause de notre retard. Peu habitué à escalader des rochers aussi abrupts, il était non seulement hors d'état de nous prêter aucun secours, mais nous devions encore le hisser malgré lui en certains endroits où il ne pouvait nous suivre. Il augmentait ainsi les difficultés et le péril. Il avait eu, enfin, le malheur de laisser échapper mon piolet qui arriva en morceaux au pied de la Meije. Ne pouvant me passer de mon piolet pour la traversée du glacier, j'empruntai le sien à Rodier qui ne continua pas l'ascension et qui dut attendre notre retour au point où nous l'abandonnâmes, à une altitude de 3,620 mètres.

« A midi 45 min., nous nous remettons en route tous trois, Gaspard, son fils et moi. Le glacier que nous allons traverser n'est nullement crevassé et présente une pente uniforme dans toute son étendue. Cette inclinaison, assez forte, il est vrai (45° environ), n'offrait pas un obstacle sérieux. Nous dûmes néanmoins tailler des marches pendant toute la traversée (45 min.) avec un soin tout particulier, vers la partie supérieure où nous rencontrâmes la glace vive.

« En arrivant à l'extrémité du glacier, nous nous trouvâmes au sommet d'un col d'où nous apercevions la vallée de la Grave, vers laquelle descendait un couloir de glace vertical. Tournant alors à droite, nous gravissons, sans difficulté et très rapidement, les rochers du pic proprement dit de la Meije en nous maintenant toujours sur le versant sud de la montagne. Notre ennemie semblait vaincue, lorsqu'à une dizaine de mètres du sommet un obstacle imprévu nous fit douter du succès. La montagne surplombait de tous côtés; en d'autres termes, la ligne de pente formait une



BARRE DES ÉCRINS, VUE PRISE DU GLACIER BLANC.



ROCHE MEANE.

mais ces tableaux ne m'ont rien présenté de plus imposant que la Meije. Cependant il y a aux environs des vues encore plus belles.

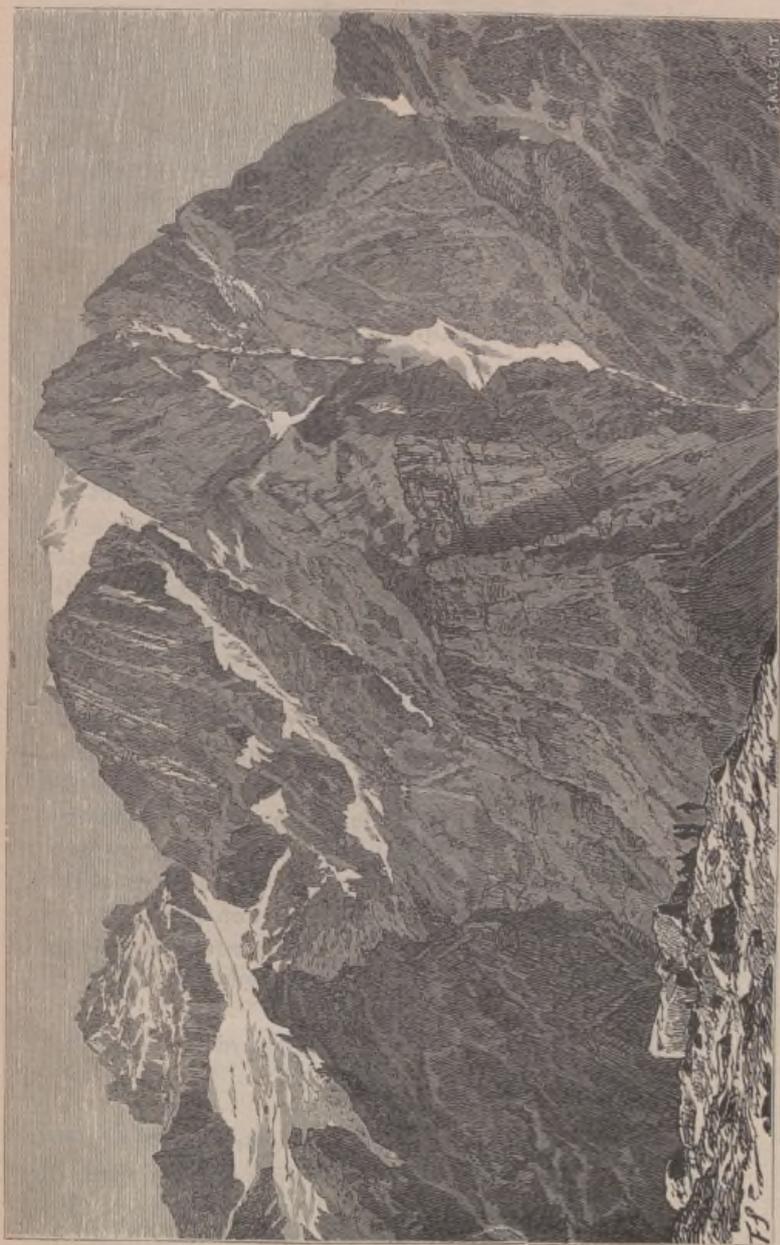
Les touristes qui n'ont que peu d'heures à passer à La Grave se font conduire au pré de Paris, d'où l'on embrasse non seulement la Meije, mais l'immense glacier du Mont-de-Lans, un des plus vastes de toutes les Alpes et qui s'étend sur une longueur de 8 kilomètres. Le regard se perd sur ces masses blanches aboutissant de loin en loin à des sommets perdus, à des abîmes sans fond, à des vallons de glace où seuls les chamois osent se risquer.

On se rend aussi de La Grave au petit lac de Puasset, au pied de la cime de la Meije. C'est une course à mulets, facile même pour des dames. Quant aux excursionnistes qui ne reculent pas devant la fatigue des marches pénibles et périlleuses, ils partent de La Grave pour aller à travers les glaciers à Saint-Christophe-en-Oisans. Mais pour cette ascension il faut des guides munis de cordes et de piolets.

A La Grave, séduit par les beautés si variées de la route, j'ai repris mon bâton et j'ai enlevé une étape jusqu'à Bourg-d'Oisans. Les cascades, les ravins, les défilés se succèdent dans ce trajet sans jamais lasser la curiosité. Après une montée de quelques kilomètres, on est surpris de rencontrer un site qui semble transporté de Lisieux ou de Saint-Lô en plein Dauphiné. C'est le val de Frenay, parsemé de vergers, coupé d'eaux vives, montrant ses jolies maisons sous les feuillages, entouré de sommets couverts de pins et terminé par des montagnes qui se détachent en vigueur sur le ciel. Quel délicieux séjour d'été ! J'ai regardé si longtemps cette merveille qu'il faisait nuit quand je suis arrivé à Bourg-d'Oisans.

Demain, longue étape. Je vais à La Bérarde, au centre de la chaîne du Pelvoux.

Des prophéties, auxquelles je crois, affirment que La Bérarde sera un jour le Chamonix des Alpes dauphinoises. On rencontre encore de vieux paysagistes qui ont visité Cha-



L. H. PELVOUX.

monix il y a quarante ans. C'était à peine un hameau relié à Sallanches par un chemin de mulets. Les montagnards savoisiens auraient souri si on leur avait annoncé qu'un jour dix ou douze hôtels somptueux s'élèveraient près de Chamonix et que d'innombrables touristes se promèneraient sur les pentes du Mont-Blanc. Il ne faudra que quelques années pour que La Bérarde soit consacrée par la vogue. Les 6 ou 8 lieues qui séparent ce petit pays de Bourg-d'Oisans offrent des tableaux qui rappellent les plus imposants aspects de la montée d'Andermatt au Saint-Gothard.

Dès le lever du soleil, je m'engage sur la route. Une brise odorante et fraîche invitait à la marche. A peine sorti de la plaine de Bourg-d'Oisans, on arrive à l'entrée d'une gorge si étroite qu'il semble que nul chemin n'y puisse passer. Cette gorge franchie, on suit le Vénéon, un torrent dont l'origine se perd au milieu des neiges. Une première étape vous mène à Venosc, où finit la voie carrossable. Ce trajet est fort beau.

Il y a non loin de Venosc une excursion curieuse, celle du lac de Lauvitel. Ce petit lac est navigable ou du moins flottable. On y parvient en quelques heures d'une ascension qui vous permet d'embrasser les masses étincelantes du glacier du Mont-de-Lans. Près du Lauvitel se précipite une cascade à lignes brisées qui va tomber dans le Vénéon. On aperçoit à une grande distance ce ruban de cristal formant des nœuds gonflés d'écume et coulant comme du verre en fusion du haut de rochers qui ressemblent à des monuments. La plume traduit malaisément ces effets; on les sent, on ne peut les décrire. Le plus habile peintre en exprimerait à peine la grâce étrange et le charme mêlé de grandeur.

Nous marchons et voici un spectacle bien autrement saisissant. Imaginez qu'on vous place soudainement au milieu de ruines accumulées par un tremblement de terre. La route s'enfonce à travers une vallée couverte de blocs énormes jetés sur le sol dans un désordre qui trouble l'esprit. Un pic s'est écroulé à une époque relativement récente. Ses

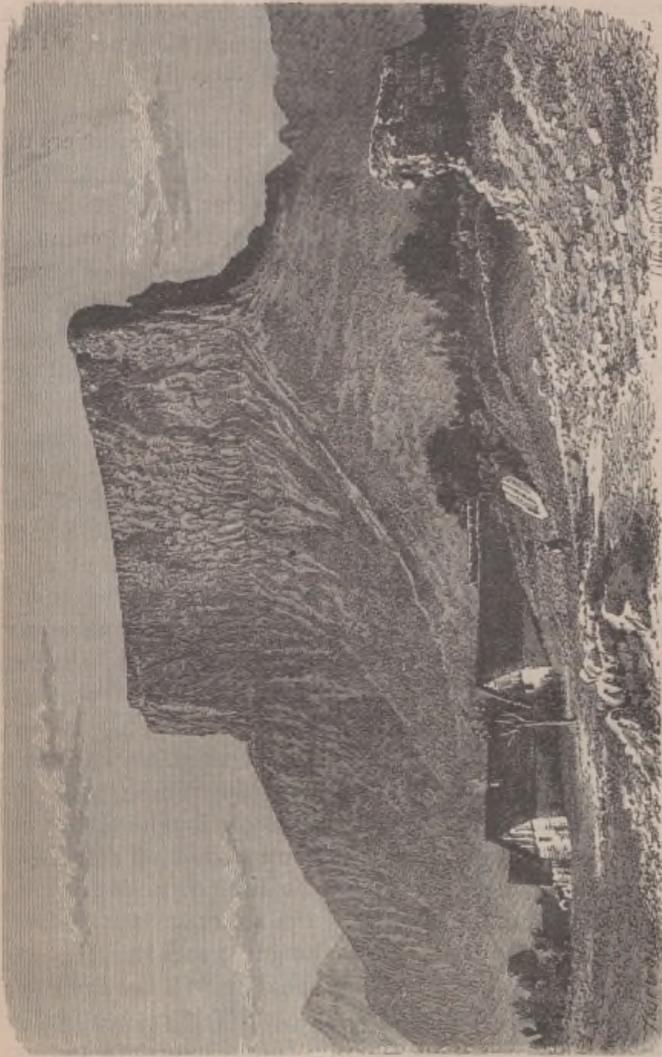


LE GLACIER NOIR, VU DES PENTES DU GLACIER BLANC.

masses, brisées par une chute immense, ont transformé la vallée en désert. On avance dans un chaos. A chaque pas, des rochers plus gros que des maisons, posés dans un équilibre impossible, dressant leurs angles, étalant leurs larges pans, montrant des fissures profondes, des pointes dentelées, des creux verdis par la mousse, se pressent comme des barricades. Une végétation rare et désolée cherche à se dégager de ces débris granitiques. L'impression est grande et terrible. On croit contempler les traces d'un accès de colère de la nature. Ce lieu maudit est le clavier de Saint-Christophe. Il faudrait avoir l'imagination fermée à toute poésie pour n'en pas emporter un de ces souvenirs que rien ne saurait effacer.

Mais la route cesse d'être praticable aux voitures et nous arrivons au Plan-du-Lac. C'est une plaine couverte d'eau pendant les premières semaines de l'été lorsque les torrents grossissent, mais qu'on franchit ensuite à pied sec. Un sentier parfois caché sous l'herbe traverse le Plan-du-Lac et aboutit à un chemin de mulets qui s'élève jusqu'à une oasis où se trouve Saint-Christophe-en-Oisans. Pendant une partie de son parcours ce chemin n'est qu'un escalier fréquemment mouillé par l'eau des ruisseaux. Les piétons relèvent leur pantalon et enfoncent solidement la pointe ferrée de leur bâton dans les interstices des pierres. On monte encore et on arrive à un pont qui donne l'illusion d'un décor d'opéra. Une trombe torrentielle mugit à 100 pieds au-dessous du spectateur. Partout où l'on regarde on ne voit que gorges sauvages parsemées de petits arbustes. Après quelques minutes de marche apparaissent les maisons de Saint-Christophe.

Le village de Saint-Christophe est un repos apprécié après la course qu'on vient de fournir depuis Bourg-d'Oisans. Au sortir des sombres panoramas qu'on a côtoyés, on se plaît dans ces vergers où les moindres détails sont rians et coquets. Ces contrastes sont communs dans les Alpes, et les voyageurs même qui en sont le moins frappés en goûtent la délicieuse impression.



LE MONT-AIGUILLE.

Le soleil est ardent et le chemin va monter encore, mais l'horizon qui s'étend devant nous est si beau que nous reprenons notre pas militaire. Enfin nous entrons à La Bérarde, où une auberge est spécialement désignée à l'attention par un écriteau qu'y a fait placer la Société des touristes du Dauphiné.

Autour de La Bérarde ce ne sont que glaciers : glaciers du Mont-de-Lans, de la Selle, de la Meije, des Étançons, de l'Encula, des Agneaux, glacier Noir, glacier Blanc, glacier de la Pilatte, du Vallon et beaucoup d'autres, que domine la Barre des Écrins. Aussi La Bérarde est-elle le centre d'excursions le mieux situé de la région. Tous les ans des membres du Club Alpin, des Anglais, des visiteurs venus des départements voisins, choisissent ce hameau comme point de départ de leurs ascensions.

Le Dauphiné, et principalement le massif du Pelvoux, sont très appréciés du Club Alpin, qui y fait établir des installations utiles aux voyageurs. Par les soins du Club, des refuges ont été construits, des services de guides ont été organisés, des aménagements nécessaires seront prochainement disposés. Dans plusieurs ascensions, les guides emportent des vivres et les font cuire ou réchauffer aux refuges où les excursionnistes passent la nuit. Les grandes tournées sont ainsi plus faciles. La Bérarde mérite particulièrement, en raison de sa situation, d'être pourvue de tout ce qui peut attirer et retenir les voyageurs. On construit actuellement une route qui mènera de Venosc à Saint-Christophe. La Société des Touristes du Dauphiné fait, en même temps, bâtir à La Bérarde un chalet où l'on sera commodément logé. La Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée alloue, dit-on, une subvention pour ces travaux.

Il sera indispensable de prolonger prochainement la voie carrossable de Saint-Christophe jusqu'à La Bérarde. Le grand public, dès qu'on lui aura fait connaître les splendides beautés de cette contrée pittoresque entre toutes, se rendra avec autant d'empressement sur les bords du Vénéon qu'il se dirige aujourd'hui vers la Reuss ou l'Arve.



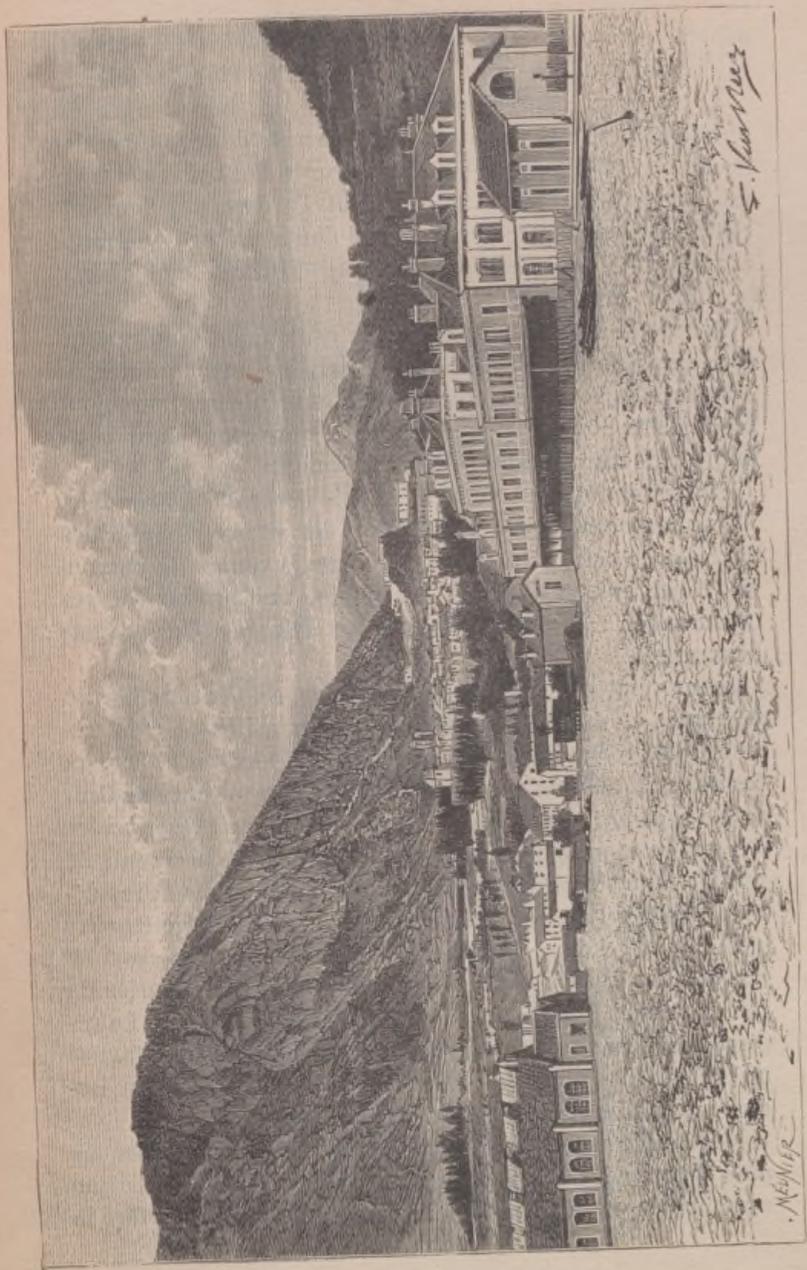
GRENOBLE.

Le principal élément qui attirera de nombreux visiteurs est créé; c'est le chemin de fer. On va en wagon jusqu'à Vizille, à une faible distance de Bourg-d'Oisans.

Dans la silencieuse solitude de La Bérarde retentit parfois le grondement des avalanches. Ce bruit prolongé émeut toujours, il éclate comme le signal mystérieux d'un danger qu'on pressent, mais qu'on ne peut voir. A ces altitudes le caractère des idées s'amplifie de même que les proportions des choses. La contemplation constante de spectacles extraordinaires donne à l'imagination un essor inaccoutumé. Les esprits incapables de se plaire devant les grandes images auraient tort de venir dans la vallée du Vénéon. Tout y est austère, mais y manifeste une originalité puissante. On y est quelque peu écrasé par la force de la nature.

Je voulais rentrer à Bourg-d'Oisans le soir et je n'ai quitté qu'à regret ces tableaux. J'aspirais l'air à pleins poumons, non sans me rappeler une curieuse notice publiée par la *Revue scientifique*, et qui établit que dans les Alpes l'atmosphère ne renferme que trois ou quatre bactéries par mètre cube, tandis que dans les plaines on compte ces petits organismes par centaines. En cheminant, j'ai eu la compagnie d'un prêtre des Missions qui a beaucoup voyagé. Il m'assurait n'avoir rien contemplé de plus frappant que les sites que nous laissions derrière nous.

Une dernière jouissance m'était réservée à la fin de cette belle étape. La lune répandait sa lumière bleuâtre sur les montagnes qui dominent Bourg-d'Oisans. Le Vénéon étalait ses eaux étincelantes sur un large lit de cailloux. Quelques abois de chiens troublaient seuls la paix de la nuit. Une douceur pénétrante se dégageait de cet ensemble. En regardant avec attention, il me sembla revoir un spectacle déjà gravé dans ma mémoire. J'avais, en effet, devant moi un paysage qui, à la faveur des ombres et par l'ensemble de sa composition, rappelait avec une exactitude surprenante une partie du lac d'Annecy. On cherche souvent la poésie dans les livres, elle court la campagne, elle est partout où la nature a dessiné de beaux contours, improvisé des



GARE DE BRIANÇON.

aspects sévères ou charmants, prodigué les clartés éblouissantes du jour ou les calmes lueurs d'un ciel constellé.

Après douze heures de pas accéléré, un bon souper est une joie pour le voyageur. Je me permets de recommander les desserts de Bourg-d'Oisans, desserts dont un miel merveilleux est le principal régal. Tout l'arome des fleurs alpestres est concentré dans ce miel d'une saveur pénétrante et parfumée. Les abeilles de Bourg-d'Oisans sont d'inappréciables ouvrières.

Bourg-d'Oisans est une station géologique trop renommée pour qu'il soit utile de la signaler aux hommes de science. Les personnes qui recherchent seulement un séjour plein d'attrait pour y passer l'été, trouveront dans cette petite ville une retraite selon leurs vœux.

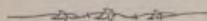
En terminant mon voyage, je suis descendu à Grenoble. Je voulais comparer quelques-uns des sites classiques des environs de cette cité aux régions que je venais de parcourir. Il est, aux environs de Grenoble, une promenade recommandée : c'est celle des gorges d'Engins. On y va par Sassenage.

Je ne veux pas médire de Sassenage, ses sentiers bordés de vignes et de roses sont de délicieux asiles pour les rêveurs. Les gorges d'Engins forment un intéressant défilé où les beaux points de vue abondent. Mais les entours de Grenoble sont les jolies Alpes, et je venais de voir les grandes Alpes. Les montagnes sont moins abruptes, les accidents de terrain moins mouvementés, les lignes générales et les détails du paysage n'ont plus la puissance et l'étrangeté qu'on admire vingt lieues plus haut. Je ne parle pas des *caves* de Sassenage, excavations qui ressemblent à des galeries de mines et sont plus bizarres que vraiment curieuses. La région grenobloise n'a de supériorité sur les hautes montagnes que par la chaleur et le velouté de sa lumière. Certains horizons y ont un caractère presque italien.

Il est vrai que la Grande-Chartreuse passe pour égaler les plus beaux sites des pics élevés. Sans vouloir dépriser une renommée que justifient d'unanimes suffrages, je préfère la

vallée du Guil ou celle du Vénéon à la Chartreuse. Mon enthousiasme n'est pas un engouement, il se fonde sur une longue expérience des pays de montagnes.

Le haut Dauphiné va se transformer; il doit rivaliser avec la Suisse et la Savoie. La Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée a eu la bonne inspiration de construire dans la gare de Briançon un hôtel terminus qui pourra servir de modèle aux établissements que l'industrie privée se propose de bâtir dans les villes et les villages où il est nécessaire d'offrir au public une hospitalité conforme aux exigences du goût moderne. Les communications sont nombreuses et faciles par chemins de fer, diligences, voitures particulières et mulets. On trouve des guides pour les ascensions. La contrée est prête à recevoir beaucoup de voyageurs. Nous souhaitons que ces Lettres décident les touristes à suivre les admirables excursions que nous avons entreprises.



8

